

Roman de Sylvia Maccari

**Entre
les serres du Hibou**

Avant propos

Sigebert Ier, né vers 535, mort en décembre 575 à Vitry-en-Artois, est un roi mérovingien, fils de Clotaire Ier et d'Ingonde.

Son nom signifie « Brillant de victoire » en vieux francique.

*Lorsque son père mourut en 561, son royaume fut divisé entre ses quatre héritiers selon la coutume franque. **Sigebert I^{er}** reçut ainsi l'Austrasie, au nord-est, ainsi que certaines régions de l'Aquitaine et de la Provence, **Gontran** le royaume d'Orléans et de Bourgogne, **Caribert** devient roi de Paris et d'Aquitaine et le demi-frère **Chilpéric I^{er}** la Neustrie. À la mort de Garibert, en 567, les trois frères se partagèrent son royaume.*

*Vers 566, Sigebert épousa la fille du roi wisigoth Athanagilde, **Brunehaut**, dont la sœur **Galswinthe** s'unit à Chilpéric I^{er}. Lorsque ce dernier fit assassiner sa femme dans le but d'épouser sa maîtresse, **Frédégonde**, Brunehaut supplie son époux de venger l'honneur de sa sœur et d'entrer en guerre contre Chilpéric, c'est le coup d'envoi de la **faide royale*** (570-613). Celle-ci va se transformer en une véritable guerre entre la Neustrie et l'Austrasie.*

En 575, après cinq années de conflit, Sigebert, aidé par les barbares Saxons, Thuringiens et Alamans, envahit finalement les terres de Chilpéric et mène avec brio un siège contre la ville de Tournai où s'était réfugié Chilpéric. Ce dernier se

voit obligé de se rendre et de céder de nombreux territoires à son frère.

Mais Sigebert n'a pas le temps de savourer sa victoire qu'il est sauvagement assassiné à Vitry-en-Artois, à coup de scramasaxe, alors qu'il s'apprêtait à prendre possession des terres de son frère vaincu.

Généreux, bienfaisant, jamais souverain ne régna avec plus d'empire sur le cœur de ses sujets. Intrépide dans le danger, inébranlable dans le malheur, son règne fut celui de la décence et de l'honneur.

Mais dans ces années, tourmentées, par des luttes intestines, rien ne se passa comme prévu.

* La **faideroyale** est le nom donné au conflit fratricide entre les rois des Francs Sigebert Ier et Chilpéric Ier, ainsi qu'entre leurs épouses respectives Brunehaut et Frédégonde.

1

La trahison

Les vaillantes troupes de Sigebert revenaient du champ de bataille. Ces soldats affamés et blessés, étaient conduits par le Duc Romuald de Sisselot, un des bras droits de Thibert. Vaillant combattant, qui ne partageait pas toujours les attaques de son supérieur sur le clergé. Il était élancé, large d'épaules, châtain clair aux cheveux mi-longs, des yeux bleu clair et un bouc très bien taillé. Son poids et sa carrure imposaient le respect et ses soldats étaient prêts à mourir pour lui.

En cette année 573, le Duc de Sisselot et Thibert entrèrent avec leurs troupes dans Poitiers, pour renverser le Duc Gondebaut.

Le combat dura de longues semaines interminables. Ce fut un véritable massacre. Les troupes de Thibert et du Duc de Sisselot ne faisaient aucun prisonnier. Les corps jonchaient les prairies bordant la ville.

Alors que Romuald guettait le retour de son chef, Thibert, il observait l'abominable danse des charognards qui s'abattaient sur les corps démembrés. Il savait pertinemment que Thibert n'allait pas faire prisonnier et imaginait le sort qui serait réservé au Duc Gondebaut.

Voilà bientôt six mois qu'il avait pris la route sous la bannière de Sigebert 1^{er}. En son absence, son duché était dirigé par son fidèle ami et homme de confiance, le percepteur Robin. Son

écuyer, Émeric, le suivait partout et se tenait à ses côtés, prêt à répondre à ses moindres sollicitations.

Le soleil d'automne était haut dans le ciel et ses rayons frappaient les restes humains, alors qu'une odeur putride s'élevait de la zone des combats. Au bout de quelques heures, Thibert ressortit de la ville avec la tête du Duc Gondebaut plantée sur une lance. Il ordonna à ses troupes d'incendier la ville et tous ceux qui refuseraient de faire allégeance à Sigebert.

Romuald leva son épée et la fit tourner sur sa tête. Les soldats mirent le feu à toutes les maisons de hauts dignitaires ainsi qu'aux réserves de nourriture.

Durant de longues heures, les deux chefs contemplèrent, avec satisfaction, la ville en proie aux flammes. Une fois de plus, les troupes de Sigebert avaient pris le dessus sur les adversaires du roi.

Ils reprirent la route vers l'est et établirent le premier campement, afin que les hommes puissent se reposer avant les nouvelles attaques que Thibert projetait en Touraine.

Émeric, l'écuyer, entra sous la tente des chefs et prit les armes de Romuald.

— Sire, dit-il en s'inclinant devant lui, la blessure de votre étalon s'infecte. Il lui faudrait des soins et un peu de repos avant de repartir.

— C'est hors de question ! S'exclama Thibert. Nous devons marcher sur Cahors le plus rapidement possible.

— Il me semble, si vous n'y voyez pas d'objection, sire Thibert, que nos hommes, aussi, ont besoin de soins et de repos.

— Qu'ils périssent, alors. Nous n'avons pas besoin de galeux dans nos rangs. Lança Thibert en buvant d'un trait son verre de vin.

—Affaiblir nos rangs, ne me semble pas la solution appropriée, poursuivit Romuald. Voilà, de nombreuses lunes que nous sommes en campagne, si nos hommes ne se reposent pas, nous allons droit à notre perte.

Thibert essuya d'un revers de main sa bouche et se leva pour effectuer quelques pas tout en réfléchissant aux remarques de son bras droit.

— Vous pourriez partir pour Cahors avec les hommes valides, proposa Romuald. Une fois que le reste de la troupe aura repris ses forces, je marcherai sur Limoges. Soyez certain que nous brandirons la bannière de notre Roi avant le printemps.

— Qu'il en soit ainsi ! Mais le Roi est formel, ne laissez rien derrière vous ! Pillez et détruisez tous ceux qui se mettront en travers de votre route. S'ils ne se rallient pas à Sigebert, ils doivent périr.

— C'est entendu, Thibert.

Sur cet accord, Romuald quitta la tente pour aller voir les hommes et sélectionner ceux qui devront suivre Thibert ou rester avec lui. Les blessés étaient nombreux, tous avec des plaies plus ou moins importantes, mais ils s'inclinèrent devant leur chef. Romuald s'arrêta devant une dizaine d'hommes qui cautérisaient leurs plaies en silence. Il les regarda un moment, fier, mais attristé par la souffrance que devaient ressentir ces hommes prêts à sacrifier leur vie pour le roi. Son écuyer, Émeric, était à ses côtés, consterné à la vue de ces soldats.

— Nous ne remporterons plus aucune guerre avec eux !

— Détrompe-toi, Émeric ! Observe-les bien. Ce sont de valeureux guerriers.

— Ils ont déjà un pied dans la tombe messire.

— Précisément, ils n'ont plus rien à perdre. Nous partirons dans trois jours, que mon cheval soit prêt !

— Mais, Romuald, ces soldats ne seront pas prêts !

— Ils le seront !

Durant les trois jours qui suivirent, la pluie automnale était de retour. La gangrène gagnait les pieds et les jambes de certains soldats. Romuald ordonna, aux autres, de marcher en direction de Limoge, laissant derrière eux, à leur sort, ceux qui ne pouvaient suivre. Ils traversèrent de nombreux villages, pillèrent et détruisirent tous ceux qui ne se ralliaient pas à Sigebert. L'impitoyable Duc de Sisselot n'accorda que peu de chance aux rebelles. Il les clouait vivant sur des poteaux, brûlait les granges et réserves de grains. Bien que son armée soit l'une des plus petites, elle était vindicative. Romuald avait muni les arbalètes de flèches harpons. Tous ceux qui s'enfuyaient devant lui, étaient harponnés et traînés derrière les chevaux lancés au galop.

On l'appela : Le Duc sanguinaire.

Limoge mise à feu et à sang, il dressa les têtes des seigneurs sur des pics qu'il emmena jusqu'au fief de son roi, à Tours.

Lors de son arrivée, Thibert et Sigebert le regardèrent entrer, chevauchant fièrement avec les têtes des seigneurs de Limoge, au bout des lances.

Sigebert fit un vaste sourire, satisfait de la loyauté de son fidèle duc. Thibert écuma de colère, ce duc commençait à prendre trop d'importance. Il fallait, rapidement, l'évincer. Il se pencha à l'oreille du roi et lui parla tout bas. Sigebert fronça les sourcils, fit demi-tour et entra dans la grande salle attendre le compte-rendu de Romuald.

Celui-ci posa le genou au sol et s'inclina.

— Limoge est à vous, Majesté !

— Où sont les coffres ? Je n'aperçois que deux coffres d'or et d'argent !

— C'est tout ce que nous avons pu prendre.

— Où est le reste ?

— C'est tout ce qu'il y avait.

— Mensonge ! Un messager m'a averti qu'un chargement était parti en direction de votre duché. Que contenait-il ?

— Mais c'est faux, Majesté, tout est là.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que Thibert aille fouiller votre demeure ?

Sur ces mots, Romuald leva la tête et fixa Thibert qui le narguait du regard. Il saisit le plan machiavélique que prévoyait ce dernier afin de s'assurer la bonne grâce du roi.

— Aucun chargement n'est parti, il semblerait qu'un vil gredin, soucieux de me nuire, ait colporté quelques ragots.

— Je fais confiance à celui qui m'a rapporté ces faits. Le vol représente la pire des trahisons, Romuald de Sisselot, Duc sanguinaire.

— Il n'en est rien Monseigneur, je le jure devant Dieu.

— Vous blasphémez !

— Je demande à ce gredin de venir dans la cour afin de régler ce différend par les armes. Que la justice de Dieu désigne le traître. On vous a trompé, Mon Roi, laissez-moi rétablir la vérité et laver mon honneur.

Sigebert se leva, considéra encore une dernière fois son fidèle sujet et quitta la pièce. Thibert et Romuald échangèrent des regards chargés de haine. Mais Romuald ne pouvait le provoquer en duel sans l'accord du roi et s'il le tuait, c'était l'échafaud assuré. Il n'avait d'autre choix que d'attendre la décision de Sigebert. Mais si Thibert se rendait dans son duché, il allait le mettre à feu et à sang.

Romuald se releva, droit et fier et sortit de la pièce suivi par son valeureux écuyer. Il parcourut les couloirs et s'arrêta devant les appartements du roi où des soldats l'arrêtèrent.

— Je dois m'entretenir avec le Roi ! Dit-il, avec insistance.

La porte s'ouvrit sur Sigebert qui avait entendu son arrivée. Il le fit entrer et lui demanda de prendre place avec lui autour d'une table où des cartes de France étaient éparpillées.

— Je vous conjure d'écouter ce que j'ai à vous dire et de croire en ma loyauté.

— J'ai confiance en vous, sire de Sisselot. Croyez-vous votre Roi stupide ?

— Jamais, Majesté, dit-il en s'inclinant.

— Je ne vais pas envoyer Thibert dans votre duché. Par contre, j'ai besoin de vos services pour rallier, à ma cause, de nouveaux soldats et renforcer mon armée.

— Voilà six mois que je fais campagne sous votre bannière et j'espérai pouvoir passer l'hiver dans mon duché.

— Désolé, lui répondit le roi en faisant tourner son verre entre ses mains. Regardez bien cette carte, ces royaumes sont à présent miens. Mais je ne puis accepter que mon royaume soit coupé en deux. Ces terres doivent me revenir.

— Mais elles sont à votre frère.

— Exactement, mais Chilpéric s'oppose à ce que je puisse rejoindre le reste de mes terres et il refuse de me céder une partie des siennes.

— Vous voulez lever une armée contre votre frère ?

— Mon demi-frère ! Ramenez-moi une armée de barbares.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre.

— Vous irez Outre-Rhin et vous rallierez ces barbares à ma cause.

— Laissez-moi, auparavant laver mon honneur, Majesté.

— Votre honneur sera lavé une fois cette armée à mon service.

Sigebert se leva, saisit une longue cape en peau et la fit voler sur ses épaules. Il s'approcha de la cheminée et se frotta les mains au-dessus des flammes.

— Vous partez demain, dès les premières heures. Ramenez-moi une armée puissante. Je vous donnerai en échange, de nombreuses terres ainsi qu'un coffre rempli de pièces d'or et d'argent. Votre notoriété de Duc sanguinaire ne fera qu'accroître la puissance de cette armée et nous pourrons évincer Chilpéric et ses notables et les battre sur leur propre terrain.

— Je pense, que le roi Gontran de Bourgogne se ralliera à Chilpéric.

— Justement ! Si les barbares se rangent de notre côté, Gontran restera dans son royaume. Ces païens sont réputés sauvages et sans pitié. Ils font peur et avec vous à leur tête, ma victoire est acquise.

— Et si ces païens ne se plient pas devant la croix ?

— Faites-en sorte qu'ils soient de notre côté. Il serait dommage que j'envoie Thibert dans votre duché ? N'est-ce pas, Duc de Sisselot ?

— Bien entendu.

— Si vous n'êtes pas de retour avant la Chandeleur, alors je me verrai dans l'obligation d'envoyer Thibert fouiller votre demeure et l'incendier. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, Majesté. Je rallierai ces barbares et vous les amènerai avant la Chandeleur. Ils seront si nombreux, qu'ils s'étendront sur toute la plaine.

Sigebert lui adressa un sourire discret, puis lui fit signe de quitter ses appartements.

Romuald rejoignit promptement son écuyer pour l'informer des derniers ordres du roi. Ce dernier ragea de colère. La manipulation de Thibert avait précipité le duc vers une voie sans issue. Aller parlementer avec les barbares était voué à l'échec. Bien des seigneurs avaient tenté de les rallier à leur cause, mais tous, échouèrent. Émeric craignait d'être écorché

vif par ces brutes. Hélas, ils n'avaient d'autre choix que de mener à bien leur mission.

2

La marche vers la mort

Le soleil n'était pas encore levé qu'Émeric avait déjà sellé les chevaux et constitué une garde rapprochée d'une dizaine d'hommes. C'était, malheureusement, tout ce que le roi leur avait accordé. En cas d'accrochage, les barbares n'allaient faire qu'une bouchée d'eux.

Dans l'église, Romuald était à genoux devant la Sainte-Croix et priait de toute son âme.

Il s'arrêta sur le parvis, contempla une dernière fois son médaillon religieux, l'embrassa et le glissa sous ses vêtements. Puis, il se retourna et s'agenouilla, face au crucifix, tenant son épée devant lui.

— Seigneur, protégez mes hommes et permettez que je sorte victorieux de cette mission. Amen !

Il fit le signe de croix et rejoignit sa petite troupe.

Les jeunes hommes, inexpérimentés étaient équipés de casques, en fer, pointus, de boucliers en bois et disposaient d'une seule lame. Leurs regards exprimaient l'angoisse et la peur. Marcher aux côtés du Duc sanguinaire pour affronter des sauvages, était, selon eux, un véritable suicide. Romuald leur enjoignit de se mettre en route et ils quittèrent Tours.

Appuyé contre une meurtrière, Thibert regarda s'éloigner le petit groupe en ricanant, persuadé qu'il ne le reverrait jamais. Il allait pouvoir mettre à exécution son plan diabolique contre le roi. Ce roi qui l'avait fait prisonnier et qui l'avait obligé à se ranger de son côté, contre son propre père, Chilpéric. Il savait que son heure allait venir, ce n'était plus qu'une

question de temps. Maintenant que Romuald avait été écarté, il était assuré de la réussite.

Le vent se mit à souffler. Les feuilles d'automne se soulevaient dans un ciel grisonnant. Le regard fixe, Romuald savait pertinemment qu'il envoyait ces soldats à la mort. Il n'avait jamais rencontré de barbare, mais uniquement entendu des rumeurs. Il donna un coup de talon à son cheval pour accélérer la cadence. Quitte à mourir, alors : que ce soit le plus rapidement possible.

Ils traversèrent des villages, des bois immenses et des prairies à perte de vue. Leur voyage dura plusieurs semaines et le froid s'abattait sur eux chaque nuit. Certains des jeunes soldats avaient contracté la fièvre, mais Romuald ne s'arrêta pas. Il valait mieux mourir au combat que sous la tente.

Ils sillonnèrent la Bourgogne sans encombre, contournant les villages pour ne pas être repéré par les éclaireurs du roi Gontran. Romuald envoyait régulièrement Émeric dans les fermes, acheter de quoi approvisionner sa troupe.

La troisième semaine, Romuald dû, à contre cœur, laisser trois de ses hommes dans un bourg. Ils étaient trop mal en point pour poursuivre l'aventure.

Le froid s'intensifia, l'hiver étendait son épais manteau blanc sur le paysage et les soldats grelottaient sous leurs capes en laine. Aussi furent-ils ravis d'arriver sur les terres du Duc de Tourtois, à la frontière du monde barbare.

Romuald laissa ses hommes, amaigris et grelottants, dans les quartiers réservés aux soldats puis longea la grande muraille des appartements seigneuriaux. Un garde les fit attendre le temps de solliciter l'autorisation de le faire entrer avec son

écuyer. Il réapparut quelques instants plus tard et leur ouvrit la grande porte.

Romuald s'avança et salua, amicalement, le duc.

— Entrez Romuald de Sisselot, venez ripailler avec nous.

Romuald demanda à son écuyer de prendre place en bout de table, loin des seigneurs. Il s'avança et s'inclina de nouveau en guise de remerciement.

— Avez-vous fait bon voyage ? Demanda le Duc de Tourtoi.

— Sans encombre, merci.

— Je vous présente ma fille, Maguelone.

Romuald tourna la tête et s'inclina. Maguelone était d'une réelle beauté. Ses cheveux très longs, remontaient sur le sommet de sa tête avec une coiffe en mousseline fine, étoffe très rare, reflétant la richesse du royaume. Elle avait une robe vert clair, cintrée à la taille avec une magnifique ceinture en soie brodée. Un visage fin, des yeux bleu clair et de magnifiques chaînes en or massif ornaient son splendide cou nacré.

Elle se leva et s'inclina, tout en lui adressant un léger sourire.

— Je suis votre dévoué serviteur, madame.

— J'ai reçu une missive du Roi, il y a plusieurs mois me disant qu'il enverrait un seigneur pour soulever une armée de païens. Je ne m'attendais pas à vous, le Duc sanguinaire.

— Je vois que ma popularité me précède !

— Qui n'a pas entendu parler du Duc sanguinaire, seigneur ? Lança Maguelone, tout en rompant un bout de pain.

— J'espère que cela ne vous effraie pas ?

— Pas le moins du monde.

Romuald esquissa un sourire puis se servit de la viande qu'un serviteur lui présenta dans un plat en argent. Le Duc de Tourtoi releva sa cape en peau et demanda que l'on apporte du vin à son invité. Une jeune femme brune entra avec une jarre en terre cuite. Romuald la regarda du coin de l'œil. Elle

était effrayée et lorsqu'un garde la poussa pour qu'elle accélère le pas, elle trébucha et lâcha la jarre qui se brisa au sol. Le Duc de Tourtoi se leva en hurlant et le garde vint vers la pauvre malheureuse et lui flanqua une bonne gifle qui la mit à terre.

— Ramasse, idiot de païenne ! Ordonna le duc.

Romuald n'émit aucun commentaire, mais garda les yeux rivés sur la scène qui se déroulait à ses côtés. La jeune femme ramassa les bris de terre de ses mains tremblantes, la joue rougie par le coup. Elle avait l'air d'avoir un peu plus de vingt ans. Habillée d'une simple robe en laine, pieds nus, noircis par la crasse. Elle releva une mèche et lança un regard à Romuald. Ses yeux verts jade brillaient à la lueur des bougies. Le garde l'attrapa par les cheveux et la malmena. Elle se débattit et reprit une autre gifle. Deux autres gardes entrèrent, se saisirent de la pauvre esclave, qui implorer son maître, et l'évacuèrent à l'extérieur de la salle. Le Duc de Tourtoi, insensible aux cris de la servante, poursuivit sa dégustation de poulet, sans la moindre réaction. Romuald finit sa bouchée puis s'adressa à ses convives.

— Qui est-elle ?

— Une esclave, rien de plus. Ces hérétiques sont plus difficiles à dompter qu'un âne.

— Une hérétique ? Serait-ce une de ces barbares ?

— Exactement ! Je ne sais pas pourquoi le Roi vous envoie former une armée avec ces mécréants ? Ils ne se plieront pas aux ordres du Roi.

— C'est à moi d'en juger, Sire et il faut que je les rencontre au plus vite.

— Ils ont une petite ville un peu plus à l'Est, une sorte de forteresse en bois ! Méfiez-vous d'eux, ce sont des bêtes. S'il vous arrive de leur tourner le dos, ils vous tueront soyez-en certain.

— Ils ont plus l'air d'être humains que de bête ! Corrigea Romuald.

— Ce ne sont que des bêtes assoiffées de sang. On raconte qu'ils boivent le sang des chrétiens dans leur propre tête soigneusement découpée à la hache !

— Père ! Coupa Maguelone.

— Excusez-moi ma fille. Je voulais juste décrire à notre hôte, quel genre d'individu, il s'apprête à convaincre.

— Ce n'est pas l'endroit pour en parler, dit-elle en s'essuyant la bouche. Et il me semble que le Duc de Sisselot aura l'occasion de se forger sa propre opinion.

— Exactement, très chère ! Ajouta Romuald. Je laisserai mes hommes au repos et j'effectuerai une brève reconnaissance demain matin.

— Prenez quelques soldats de ma garnison, ce sera plus prudent.

— Inutile, Gauvain. Je resterai à bonne distance. Je veux juste voir ce qu'ils font et où ils vivent pour pouvoir exécuter ma mission.

— Très bien, comme il vous plaira.

Le repas se termina dans la joie. Romuald et Gauvain échangèrent des anecdotes de leurs campagnes et la tension régnante s'apaisa.

Romuald prit possession de ses appartements. Une pièce agréable, munie d'une chambre et d'un petit salon avec deux immenses cheminées qui crépitaient. Des tentures recouvraient les murs, des tissus pendaient du baldaquin en bois sculpté. Émeric s'installa sur une méridienne, heureux d'être enfin au chaud sur une couche moelleuse à souhait.

D'un pas décidé, Romuald entra dans les cuisines pour remplir un sac de provisions pour lui et son écuyer. À sa grande surprise, Maguelone était là, discutant avec la cuisinière pour les prochains repas. Ils se saluèrent et Maguelone lui adressa un large sourire. La prestance de cet homme ne la laissait pas indifférente. Alors qu'il rangeait quelques morceaux de pain et un bloc de jambon sec, elle s'approcha de lui et lui fit remarquer son inquiétude, estimant sa mission périlleuse.

— Votre inquiétude m'honore, madame. Mais j'ai derrière moi suffisamment d'expérience pour flairer le danger lorsqu'il se présente.

— Permettez-moi de vous mettre en garde, Romuald. Ce peuple est très imprévisible. J'ai vu mon père, bien des fois, en fâcheuse posture et je ne voudrais pas qu'il vous soit fait du mal.

— Je vous remercie.

Romuald s'inclina puis sortit. Maguelone lui emboîta le pas et le suivit jusque dans la cour où Émeric attendait avec les chevaux. Elle remonta le col de sa cape et caressa la longue crinière de l'étalon.

— Promettez de revenir avant le coucher du soleil ! Dit-elle en lui lançant des regards tendres.

— Si cela peut vous rassurer, je vous le promets !

Maguelone enfouit sa main dans une des poches de sa robe et en sortit un bracelet en or. Elle le remit dans la paume de la main de Romuald et referma ses doigts dessus.

— Prenez, ils affectionnent l'or. S'il vous arrive quoi que ce soit, montrez-leur ! Ils sauront que cela vient de moi et vous libéreront.

— Me libérer ? Avec un seul bracelet en or ?

— Faites-le ! Il y a le sceau du duc dessus. Ils comprendront qu'il ne faut pas vous toucher.

— J'ai un peu de mal à comprendre, mais merci !

Maguelone déposa un baiser sur la joue de Romuald et s'écarta aussitôt. Ils échangèrent un bref regard puis elle entra se mettre au chaud.

Romuald monta à cheval et s'éloigna avec son écuyer, sous le regard de Maguelone.

Les traces sur les murailles témoignaient de la violence des nombreuses attaques que le château des Tourtoi avait subies, face aux barbares.

Romuald contempla une dernière fois le bracelet que lui avait remis Maguelone, le sceau du duc était bien gravé en gros sur le plateau. Cependant, une question le taraudait : comment un bracelet pouvait faire plier tout un peuple ?

Ils marchèrent durant de longues heures, toujours vers l'est à la recherche de huttes en paille censées abriter ces barbares. Ils passèrent près d'une belle grande ferme et saluèrent les habitants. Romuald s'arrêta pour demander si le territoire des barbares était encore loin, mais l'homme cracha au sol et s'en retourna à son travail. Il était évident qu'ils n'étaient pas les bienvenus ou qu'ils n'étaient plus très loin.

Romuald confia à Émeric que ce fermier ferait mieux de bien se tenir, car cracher sur les pieds d'un duc méritait la corde.

— Pardonnez-lui, Sire, ce n'est qu'un fermier ! Dit-il en remontant sa capuche sur ses cheveux courts. Il ne possède aucune connaissance de la bienséance ! Souvenez-vous, j'ai été comme lui.

— Tu es de bons conseils, Émeric. Allons voir de l'autre côté de cette rivière !

Ils franchirent une belle et large rivière particulièrement tumultueuse et finirent par arriver sur l'autre berge, les pieds trempés.

Ils continuèrent deux bonnes heures avant d'arriver dans une belle clairière où ils effectuèrent une halte pour se restaurer. Émeric alluma un feu et fit sécher ses chaussures ainsi que celles de son maître. Les yeux rivés sur les flammes, Romuald se noua les cheveux au sommet de son crâne et prononça une brève prière avant de partager le repas avec son ami.

Tout était trop calme, les oiseaux ne chantaient pas et aucun bruit n'émanait de la forêt. Romuald sortit lentement son épée tout en scrutant du coin des yeux les fourrés. Émeric savait traduire tous les signaux de son maître et se tenait prêt à dégainer.

Soudain, quatre hommes surgirent de nulle part, arc à la main et flèches prêtes à être décochées. Romuald les regarda attentivement. Ils étaient grands, blonds, torse nu peint avec des motifs bleus, y compris sur le visage. Leurs yeux bleus étaient chargés de haine.

Romuald se leva en présentant la poignée de son arme à ses adversaires. Émeric tira discrètement son bouclier vers lui, mais fut stoppé par le pied de l'un d'entre eux. L'homme se saisit de ses armes et les projeta sur le côté, puis il se dressa devant Romuald et récupéra son épée.

— Que faites-vous ici ? Demanda le barbare.

— Nous sommes venus vous rencontrer, je souhaite m'entretenir avec votre chef.

Le barbare rit aux éclats, puis posa la lame sur la gorge de Romuald.

— Personne n'a envie de te rencontrer, chrétien.

— Je viens de la part du Roi Sigebert.

— Tu peux venir sur les ordres de qui tu veux, personne ne souhaite te rencontrer, suis-je clair ? Dit-il en appuyant le tranchant de la lame sur la carotide.

Romuald fit un mouvement de tête et s'approcha de plus près.

— Si je ne rencontre pas ton chef, je reviendrai avec une troupe.

— Viens avec qui tu veux, mais surtout en nombre afin que nous ayons le plaisir de vous écorcher vif !

Romuald tourna la tête vers son écuyer et lui fit un signe de ne pas intervenir. Contre toute attente, le barbare abaissa son arme et le fixa, les yeux exorbités. Romuald fit un pas en arrière, ce guerrier reculait devant lui. Il jeta l'épée au sol et fit signe à ses frères d'abaisser leurs armes.

— Qui êtes-vous ? Demanda-t-il terrorisé.

— Je suis Romuald de Sisselot, Duc de Sisselot, dit : le sanguinaire.

— Partez et ne revenez pas.

Le barbare fit signe à ses hommes de reculer.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Je suis Keth, grand guerrier Alaman. Surtout, ne revenez plus !

Sur ces mots, le guerrier recula jusqu'e dans la forêt puis tous s'évaporèrent dans les buissons comme par magie. Romuald les rechercha un long moment, mais aucune trace n'avait été laissée sur le sol boueux. Comment avaient-ils fait pour disparaître aussi vite ? Et pourquoi s'étaient-ils enfuis de la sorte ?

Romuald pressentit, à ce moment, qu'il devait se passer des choses étranges sur cette frontière. Bien sûr, il y avait l'ultimatum du roi et sa mission à remplir, mais avant, il devait savoir ce qui se tramait de ce côté de la frontière. Il embrassa son médaillon et fit demi-tour.

3

La terrible réalité

À son retour au château, Romuald demanda au Duc de Tourtoi de le rejoindre dans une pièce, à l'abri des oreilles indiscrètes. Il voulait savoir ce qu'on pouvait bien lui cacher et quel ennemi devra-t-il affronter au-delà de la frontière.

L'esclave, qu'il avait vu la veille, était présente pour leur servir le déjeuner. Romuald la regarda discrètement, se méfiant de cette barbare qui utilisait des couteaux, bien trop aiguisés, à son goût. S'il relâchait son attention, elle pouvait à tout moment lui trancher la gorge. Mais il était prêt à se défendre, si nécessaire. Il sentait bien qu'il n'était pas en sécurité dans ce château et se retrouvait seul, ayant ordonné à Émeric de prendre un peu de repos. L'esclave coupait, méticuleusement, des tranches fines de jambon sec. Le duc se faisait toujours attendre. Romuald recula sa chaise et se tourna vers la servante qui ne le quittait pas des yeux. Deux gardes étaient postés devant la porte, prêts à intervenir. L'ambiance était tendue. En attendant son hôte, il faisait rouler son médaillon entre ses doigts, réfléchissant aux questions qu'il allait bien pouvoir lui poser.

Gauvain de Tourtoi entra, fit signe à ses gardes de sortir. Ceux-ci attrapèrent violemment l'esclave par le bras et la firent sortir sans ménagement.

— Vous vouliez vous entretenir avec moi ?

— Oui, Gauvain. Venez, prenez place, j'ai quelques questions à vous poser.

Gauvain se servit un verre de vin et s'assit en face de lui.

— Je vous écoute !

— Bien, j'ai rencontré quatre de ces barbares dans les bois, dont un dénommé Keth, le connaissez-vous ?

— Ce nom ne me dit rien.

— Je pense que vous devriez le connaître, puisqu'il s'est présenté comme un grand guerrier Alaman.

— Et je devrais connaître tous les guerriers hérétiques ?

— Vous êtes pourtant bien placé pour connaître au moins les plus valeureux.

— Je ne sais pas ce que vous cherchez, Romuald, coupa net le Duc de Tourtoi, mais vos insinuations me déplaisent.

— Qui est cette esclave ?

— Une esclave, parmi tant d'autres. Lors de notre dernier affrontement, qui fut particulièrement meurtrier, j'ai pris des esclaves qui sont, en quelque sorte, mes otages. Ils savent que je n'hésiterai pas à les clouer, vivants, sur les portes s'ils essaient de nous envahir une seconde fois. D'ailleurs, depuis, il n'y a plus eu aucun accrochage à la frontière.

— N'avez-vous pas essayé de parlementer avec eux ?

— Parlementer ! Se moqua le duc. Mais ce sont des incroyants ? Mes chiens m'écoutent bien mieux ! Je ne sais pas comment vous aller faire pour monter cette armée pour notre Roi, mais je tiens à vous mettre en garde, Sire de Sisselot. Ces barbares sont cruels, insatiables et prêts à vous enfoncer un poignard dans le dos. Ce que vous vous apprêtez à faire ne peut qu'attiser leur colère et rompre cette paix que j'ai eue tant de mal à instaurer.

— N'ayez crainte, je prendrai garde à ne pas la détruire. Je veux uniquement parlementer avec eux. Connaissez-vous leur chef ?

— Ils n'en ont pas vraiment ! Le seul qui a, si on peut dire, autorité, c'est ce Cameron, une sorte de gourou envoyé par le diable.

— Comment fait-on pour obtenir une audience ?

— Pauvre fou, c'est l'enfant du malin et il est protégé. Évitez-le, ou vous perdrez votre âme.

— Comment est-il ?

— Il prend des formes différentes d'êtres humains.

Romuald se signa, puis recula dans sa chaise tout en remettant son médaillon sous sa chemise. Il se frotta les mains, réfléchissant aux propos du duc.

— Ce Keth, a reculé devant moi. Il m'a fixé, et j'ai pu voir la peur dans son regard. Pourquoi ?

— Ça, je n'en sais rien. Aucun ne recule devant nous. Ils ont toujours foncé droit sur mes hommes, sans craindre la mort.

— Ceux que j'ai vus, étaient torse-nu, avec des peintures bleues sur le corps.

— Comme ils le sont toujours. Aucune côte de maille, juste leur maudite peau peinte de symboles diaboliques. Je les maudis. Comment le Seigneur a-t-il pu laisser en vie des êtres aussi répugnants ?

— Le Seigneur a ses raisons Messire !

Gauvain se servit du jambon avec une tranche de pain tout en gardant son visage baissé. Romuald épiait ses moindres gestes. Il sentait que le duc savait quelque chose qu'il refusait de lui dévoiler et qu'il n'en dirait pas plus. À lui de découvrir ce qui se cachait derrière ce simulacre de paix.

— Pourrais-je m'entretenir avec votre esclave ?

— Avec Meredith ? Et que voulez-vous lui dire ?

— Je voudrais qu'elle me renseigne sur la localisation de leur village, leurs coutumes, leurs croyances

— Il n'y a rien à savoir de plus, coupa le duc. Leurs paroles ne sont que blasphèmes et mensonges. Vous n'en tirerez rien, je vous assure.

— Permettez-moi de me faire mon opinion.